

SEX IN THE CITY

LA PROSTITUTION À BRUXELLES PENDANT LA GRANDE GUERRE (1914 - 1918)

Benoît Majerus

En temps de paix, la sexualité est soumise à une codification extrême qui conduit à un "clichage" des identités sexuelles. La guerre détruit cet ordre établi et entraîne une certaine panique morale. L'élément le plus "perturbateur" dans l'ordre des sexes est sans aucun doute la présence de l'occupant. Un occupant qui est surtout masculin. À côté de l'administration allemande, la région bruxelloise est un important lieu de stationnement de soldats et surtout un des principaux points de transit vers le front de l'Ouest.

Il n'est donc guère étonnant qu'une demande importante existe pour la prostitution dans la capitale belge. D'ailleurs Bruxelles deviendra dans le monde culturel de l'Allemagne d'après-guerre synonyme de la décadence qui aurait marqué cette guerre perdue. Otto Dix (1891-1969), un des peintres les plus représentatifs de l'expressionnisme et de la Nouvelle Objectivité, a peint plusieurs tableaux portant sur le monde interlope évoluant à Bruxelles. Son pendant littéraire, le poète allemand Gottfried Benn (1886-1956) a également



Frontsoldat in Brüssel,
gravure réalisée par Otto Dix
en 1924, extraite de
RÜDIGER U. (éd.), *Otto Dix.*
Gemälde, Zeichnungen,
Druckgrafik, Munich,
1997, p. 212.

t quelques poèmes et nouvelles particulièrement quant à la prostitution à Bruxelles¹. Ce souvenir de la Grande Guerre reste très présent lorsque l'on évoque la prostitution à Bruxelles. La prostitution sera occupée une deuxième fois vingt-cinq ans plus tard. Une des premières phrases d'une note de 1940 du ministère de l'Intérieur allemand est illustrative : *Les souvenirs de l'importance de la prostitution et des maladies vénériennes pour notre armée en Belgique pendant la guerre 1914 et 1918 sont encore très présents*².

MONDE "PROSTITUTIONNEL"

Bruxelles, en tant que plus grande ville occupée pendant la Première Guerre mondiale, connaît, en plus, un développement extraordinaire de la prostitution. C'est, certes, difficile de chiffrer le phénomène ; la différence entre prostituées enregistrées et prostituées clandestines est toujours importante. Les chiffres avant-guerre sont d'autant moins fiables que le contrôle des autorités locales s'était fortement relâché. Pendant l'occupation, la situation est différente. Certes, les polices belge et allemande sont loin d'enregistrer toutes les femmes qui s'adonnent à l'amour vénal ; néanmoins le contrôle est beaucoup plus efficace pendant les quatre années. Les statistiques établies par les services allemands indiquent au moins des tendances. Pendant les deux premières années, la hausse est importante : entre avril et octobre 1915, le nombre de filles prostituées double. Deux ans plus tard, il a encore augmenté une fois doublé. Cette augmentation est surtout due à l'immigration de femmes issues de l'agglomération belge et par des femmes issues de l'agglomération française. Comparé au XIX^e siècle, le pourcentage des femmes prostituées venant de l'agglomération bruxelloise et du Brabant

a été presque multiplié par quatre : elles constituent plus de 50 % des prostituées enregistrées. L'explication est évidente, sans aucun doute, la réduction de la mobilité imposée par l'occupant. Même si les lieux de prostitution connaissent un certain éparpillement, la répartition géographique est néanmoins fortement marquée par les continuités. Trois des sept divisions de police (les 2^e, 3^e et 4^e) rassemblent 95 % des prostituées. C'est dans la 4^e division qu'est située la voie publique la plus "mal famée", la rue St-Laurent. Un quart des prostituées enregistrées y habitent.

Les soldats de passage à Bruxelles, pendant quelques heures ou quelques jours, constituent la plus grande clientèle. Pour ces hommes venant du front, Bruxelles représente un moment de repos et de liberté. Ils sont libres des contraintes de la tranchée et de la hiérarchie militaire mais également libres des normes qui régissent la vie à la maison. L'anonymat de la grande ville facilite la visite à une prostituée. La gare du Nord comme principale gare allemande entre 1914 et 1918 est le lieu de rencontre entre militaires allemands et un monde hétérogène de proxénètes et autres racoleurs. Ces hommes disposent le plus souvent de petites affiches publicitaires et parfois même de photos pour vanter la "marchandise". D'autres filles faciles n'emploient pas d'intermédiaire, mais se promènent sur la place Rogier située devant la gare ou sur le boulevard du Nord - actuellement boulevard Adolphe Max - et la rue Neuve, non loin de ce nœud ferroviaire.

Tout au long du XIX^e siècle, le corps est discipliné surtout dans ses aspects sexuels : les identités des hommes-femmes sont extrêmement codifiées. Par ces

Photo déchirée probablement lors d'une arrestation effectuée par les agents du bureau des mœurs de la Ville de Bruxelles, septembre 1916. L'aspect marchand apparaît clairement. Une femme nue, de face, masturbe un homme également entièrement nu. Il s'agit d'une photo posée : le décor est celui d'un studio de photographique ; la femme dont les cheveux sont soigneusement coiffés, est photographiée de telle sorte que son corps soit bien visible.

AVB, Archives de la Police, Guerre 1914-1918, boîte 420.



¹ BENN G., *Gesammelte Werke*, Wiesbaden, 1961.

² Traduction d'un extrait d'une lettre du 21 mai 1940 du *Reichsministerium des Innern au Generalarzt Wagner de la Heeres-sanitätsinspektion* (Archives Nationales de Paris, AJ¹⁰, boîte 64).



La jeune autrichienne de la rue de l'Écluse !!!
 Face repoussée, comme en Messines...

Caricature, 1918
 (ANB, Fonds Keym, 56/1).

3 NELSON R. L. souligne l'absence du racisme qui marque la relation entre femmes et militaires allemands sur le front de l'Ouest, élément qui marque profondément les rencontres à l'Est ("Deutsche Kamaraden – Slowische Huren, Geschlechterbilder in den deutschen Feldzeitungen des Ersten Weltkrieges", dans HAGENWANN K. et SCHÜLER-SPRINGORUM S., *Heimat-Front, Militär und Geschlechterverhältnisse im Zeitalter der Weltkriege*, Frankfurt am Main, 2002, p. 101).

4 Traduction d'un extrait d'une lettre du 7 mars 1915 de von Bissing (Bundesarchiv Berlin, Reichsministerium des Innern, 19345).

principes, une certaine normalité est établie. Or, pour être reconnaissables, les "filles publiques" développent tout un langage corporel qui brise justement ces règles. Elles se marginalisent elles-même en exécutant des gestes qui ne correspondent pas aux codes établis. Les archives consultables – essentiellement celles de la police – livrent peu d'informations sur cette rencontre entre deux mondes différents. Les images doublement croisées (femme >< homme, occupant >< occupé) que se renvoient le soldat et la prostituée sont probablement particulièrement ambiguës et divergentes : domination, violence, exploitation mais également libération sexuelle, autonomie financière, rendez-vous amoureux marquent ces rencontres³. Dans les rares témoignages qui ont été sauvegardés, l'acte sexuel se déroule toujours de la même façon. Une fois un accord conclu, la prostituée emmène son client dans son petit appartement ou dans une maison de passe où l'homme loue alors une chambre. La femme et l'homme se déshabillent séparément, l'acte se déroule très vite : après 15 à 20 minutes le client quitte la chambre. Le prix varie entre 2 et 6 marks, celui de la chambre entre 2 et 3 marks. Les officiers allemands, par contre, paient entre 20 et 50 marks. À Bruxelles, il n'y a pas de bordels réservés exclusivement aux officiers. Mais il est évident qu'une ségrégation sociale s'installe, vu les prix demandés dans certains bars.

POLICER LA PROSTITUTION

La politique sécuritaire face aux prostituées est entièrement dictée par l'occupant pendant les quatre années. Celle-ci part du principe que la prostitution est un mal nécessaire. Un des trois gouverneurs généraux de Belgique, Moritz von Bissing, est très explicite. Étant critiqué en Allemagne pour son approche jugée trop laxiste, il répond [...] que les officiers du front reposent rapidement des expériences physiques amusantes offerts à Bruxelles et qu'une réduction ceux-ci serait plutôt nocive que positive⁴. Pour l'administration allemande, la prostitution en tant que telle ne pose pas problème immédiat, bien au contraire elle a une valeur de "remède". Par contre, la crainte que les soldats soient immobilisés par des maladies vénériennes est très répandue. Ces dernières représentent la troisième maladie (derrière la grippe et la pneumonie) et touchent un peu plus d'un pour cent des soldats. Pour ne donner qu'un exemple, un huitième des soldats de la 6^e armée allemande qui se retrouvent à l'hôpital en février-mars 1917, sont atteints de maladies vénériennes. L'occupant va donc imposer un contrôle très poussé des corps des prostituées pour détecter au plus vite celles qui sont malades. crée une police spécifique, la *Sittenpolizei* qui devient opératoire à Bruxelles dès le printemps 1915. Comme toutes les forces de l'ordre allemandes pendant cette première occupation, ses effectifs restent très limités et son efficacité repose en fait sur l'intégration d'agents issus des polices des seize communes qui forment l'agglomération bruxelloise à ce moment. Dans aucun autre domaine, la coopération entre autorités allemandes et belges n'atteindra une telle intensité : les policiers belges continuent à être payés par leurs communes mais passent complètement sous les ordres des Allemands et coopèrent pour imposer des règlements édictés par la *Kommandantur* locale.

À côté de cet axe répressif, les Allemands imposent également un enregistrement et une médicalisation des prostituées. Comme au niveau de la surveillance policière, le contrôle médical est centralisé pour toute l'agglomération bruxelloise. L'hôpital Molière avec une capacité de presque trois cents lits, devient un lieu où les médecins ne traitent que des malades vénériennes. Si le personnel supérieur est entièrement composé d'Allemands, les servantes et infirmières sont presque toutes belges. Le nombre des prostituées souffrant de maladies vénériennes est relativement important. Presque 55 % des personnes placées sous contrôle médical le 1^{er} mai 1915 en sont atteintes.

